

bords des lacs Erié et Ontario ; mais ne trouva point qu'ils affectassent la forme indiquée par le Dr. Morton comme étant le type d'une espèce américaine. Cette forme est cependant tellement développée dans un crâne trouvé à Barrie que l'on peut l'asseoir plus facilement sur son occiput que sur toute autre partie de sa circonférence, tant l'applatissement y est considérable. M. Wilson pense que cette difformité est artificielle. Nous ne pouvons que partager son opinion et nous sommes même étonnés qu'un fait ethnologique aussi bien constaté que l'est l'usage des sauvages d'applatir ou d'allonger la boîte osseuse de la tête de leurs enfans dans leur premier âge n'ait pas été plus promptement opposé aux théories et aux observations de M. Agassiz et de ses amis.

Ceux qui redoutent la science au point de vue de l'écriture et de la Genèse peuvent se rassurer. La géologie et l'ethnologie quoiqu'elles prétendent marcher parfaitement indépendantes de la Bible seront longtemps encore sans ébranler les récits de Moïse qui n'ont eu pour objet que de nous apprendre ce qui était nécessaire pour nous faire vénérer l'auteur de la nature. Quant à tout le reste, comme le dit l'écriture elle-même, le monde a été livré à nos disputes, et les savans s'acquittent parfaitement de leur mission sous ce rapport. Une théorie n'est pas plutôt en vogue, que sur des expériences et des observations nouvelles on bâtit une théorie contraire, qui vit elle-même ce que vivent les théories, toute la durée d'un congrès scientifique.

Instruits par la cruelle expérience de leurs devanciers, nos savans d'aujourd'hui paraissent abonder dans le sens de l'église qui interdisait à Galilée d'appuyer sa théorie sur les écritures, et ils manifestent le plus grand éloignement pour toutes les dissertations qui ont pour objet d'expliquer le récit des livres saints par les découvertes ou les systèmes de la science.

Une autre question d'un genre tout différent a été soulevée, devant la docte assemblée, par le professeur Reid, qui veut une langue universelle dans l'intérêt de la science. Considérant que presque un quart du globe appartient soit à l'Angleterre, soit aux Etats-Unis, M. Reid prierait simplement les trois autres quarts de vouloir bien abandonner leurs idiômes divers pour parler seulement l'anglais.

On a répondu de suite à M. Reid que chaque peuple tenait beaucoup trop à sa langue, et que de plus les Français et les Allemands avaient, de leur côté, la prétention de faire de leurs langues respectives la langue universelle. Il n'est pas impossible non plus que les habitans du céleste empire considérant qu'ils forment à eux seuls une partie très-notable de la famille humaine ne rêvent de leur côté d'imposer au reste du genre humain le chinois, langue qui se parle de temps immémorial et qui, même d'après les chronologies chinoises, a dû se parler un peu avant la création du monde. Pour ce qui est de l'allemand, il régnait dans une grande partie du nord de l'Europe, et est déjà très-répandu en Amérique où dans plusieurs états les lois sont traduites dans cet idiôme. La presse allemande en Amérique a même acquis une assez grande extension qui devra se développer de jour en jour par le seul fait que la proportion de l'élément germanique dans l'émigration européenne s'accroît chaque année. Quant à la langue française, ses prétentions à l'universalité ne sont pas d'hier, et si jamais une littérature a été sur le point d'absorber toutes les autres, ça été la littérature française au dix-septième et au dix-huitième siècle. Le français est de fait la langue universelle du continent de l'Europe ; on y peut voyager partout sans savoir l'anglais, à la condition de parler le français. C'est la langue d'une grande partie de la Belgique, de la Suisse, de la Savoie, des îles britanniques de la Manche, du Bas-Canada, de plusieurs colonies françaises et anglaises et de certains groupes importants aux Etats-Unis même. La précision de la langue française en a fait la langue diplomatique ; les ambassadeurs anglais s'y sont conformés ; ceux des Etats-Unis seuls ont protesté contre cet usage.

De tout cela, il faut conclure que si la science veut avoir une langue à elle, elle doit désespérer de l'imposer au vulgaire. Autrefois il y avait une langue scientifique, c'était le latin. On a objecté à son usage devenu en effet peu commode pour la science à cause des néologismes continus que nécessitaient les découvertes et les inventions modernes. De plus, le grec est devenu d'une autre manière la langue scientifique, et ce qui prouve toute la portée du sujet abordé par M. Reid, c'est qu'il y a aujourd'hui dans chaque langue européenne comme un jargon scientifique dont toutes les racines sont grecques et parfois greco-latines.

Il a été sérieusement question en Europe, de créer une langue scientifique. L'abbé Bonifacio Sotos Ochando, a même publié en espagnol un ouvrage qui traduit en français en 1855, par l'abbé Touzé, s'intitule "Projet d'une langue universelle." Nous allons pour le plus grand avantage de M. Reid donner un rapide aperçu du livre de l'abbé Ochando, et comme il aimera sans doute à savoir à qui il va avoir affaire, nous prendrons la liberté de lui présenter

l'abbé espagnol en déclinant tous ses titres qui ne sont pas trop nombreux pour un Ibérien. L'auteur a donc été supérieur du grand séminaire de Murcie, député aux Cortès de 1822, maître d'espagnol des enfans de Louis Philippe, membre du conseil de l'instruction publique d'Espagne, Professeur de son Université centrale et directeur du collège polytechnique de Madrid.

(A CONTINUER.)

Revue Bibliographique.

De l'Education, par Mgr. Dupanloup, Evêque d'Orléans—3 vols. in 8vo—Orléans et Paris.

Il n'est pas de sujet plus important que l'éducation ; il n'en est pas, non plus, sur lequel, depuis le commencement de ce siècle surtout, on ait tant écrit. Le précepte a jailli de tous les côtés, de toutes les sources.

L'éducation est un besoin profond qui se fait sentir dans les sociétés modernes, au faite comme à la base : au faite, où règne encore le prestige que l'on veut conserver, à la base, où l'ambition s'agite et convoite une plus large place au soleil. C'est ce qui explique le vif intérêt qu'on y attache.

Quiconque veut aujourd'hui des théories ou des systèmes, en fait d'éducation, n'a que l'embarras du choix. Ils se rencontrent partout revêtus de toutes les livrées, affectant toutes les opinions. Mais parmi les écrivains qui ont traité cette matière, il en est dont le caractère offre plus de garanties de bonne foi que les autres et dont les doctrines marquées au coin de la morale la plus pure sont nécessairement tombées le dévolu sur leurs œuvres. Mgr. Dupanloup est de ce nombre.

"Dans le temps où les sommets de la société chancelaient et s'affaissaient, où, depuis longtemps déjà, sa base menaçait ruine," où le malaise s'était emparé de tout ce qui avait intelligence, Mgr. Dupanloup, il y a six ans, se présentait à la France avec ce mot magique à la bouche et son livre à la main : "L'Education ! L'Education ! voilà le seul remède aux maux présents et à venir ! voilà le seul salut possible ! Il faut restaurer les fondemens si l'on veut sauver l'édifice !" Or, parler d'éducation à la France, c'est lui rappeler tout ce qui la constitue dans ses jours heureux : religion, génie, valeur, force, ordre et politesse !

L'éducation est avant tout une œuvre d'autorité, de respect, de développement et de progrès, d'ordre et de politesse.

"Mais son idée à la fois la plus haute et la plus profonde, la plus générale et la plus simple ! La voici :

"Cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaine ; donner à ces facultés leur parfaite intégrité ; les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action ;

"Par là former l'homme et le préparer à servir sa patrie dans les diverses fonctions sociales qu'il sera un jour appelé à remplir, pendant sa vie sur la terre ;

"Et ainsi, dans une pensée plus haute, préparer l'éternelle vie en élevant la vie présente.

"Telle est l'œuvre, tel est le but de l'éducation.

"Oui, élever est un beau mot, bien parfaitement français ; il a de la dignité, de l'honneur ; il nous va bien, nous l'avons heureusement créé.

"Aussi, voyez toutes les nobles acceptions qu'il s'est réservées parmi nous : comme il entoure l'éducation des belles idées qui s'y rattachent ! Par la puissance de mot, élever l'âme ; élever l'esprit ; élever les sentimens et les pensées ; élever le caractère, sont les idées naturelles, les idées françaises, les devoirs et le but de l'éducation."

"L'éducation donc forme, élève, crée en quelque sorte ; et c'est pour y parvenir qu'elle cultive et qu'elle exerce, qu'elle agit et fait agir ; voilà pourquoi, en même temps qu'elle est l'œuvre d'une haute autorité, elle réclame de celui qu'elle élève la coopération d'une docilité respectueuse.

"Elle cultive par les soins physiques, par l'enseignement intellectuel, par la discipline morale, par les leçons religieuses.

"L'éducation exerce et fait agir. L'instituteur, en proposant à son élève certaines études, certains efforts, certains exercices, en l'y excitant avec énergie, en l'y dirigeant avec sagesse, le fait travailler et concourir efficacement lui-même à sa propre éducation."

Cette conduite de l'instituteur vis-à-vis de l'élève doit inspirer à ce dernier un respect profond pour une action qui est un bienfait.

Telles sont les premières idées ; tels sont les droits et les devoirs d'un ordre supérieur, que revêtent ces premiers mots : *Cultiver,*